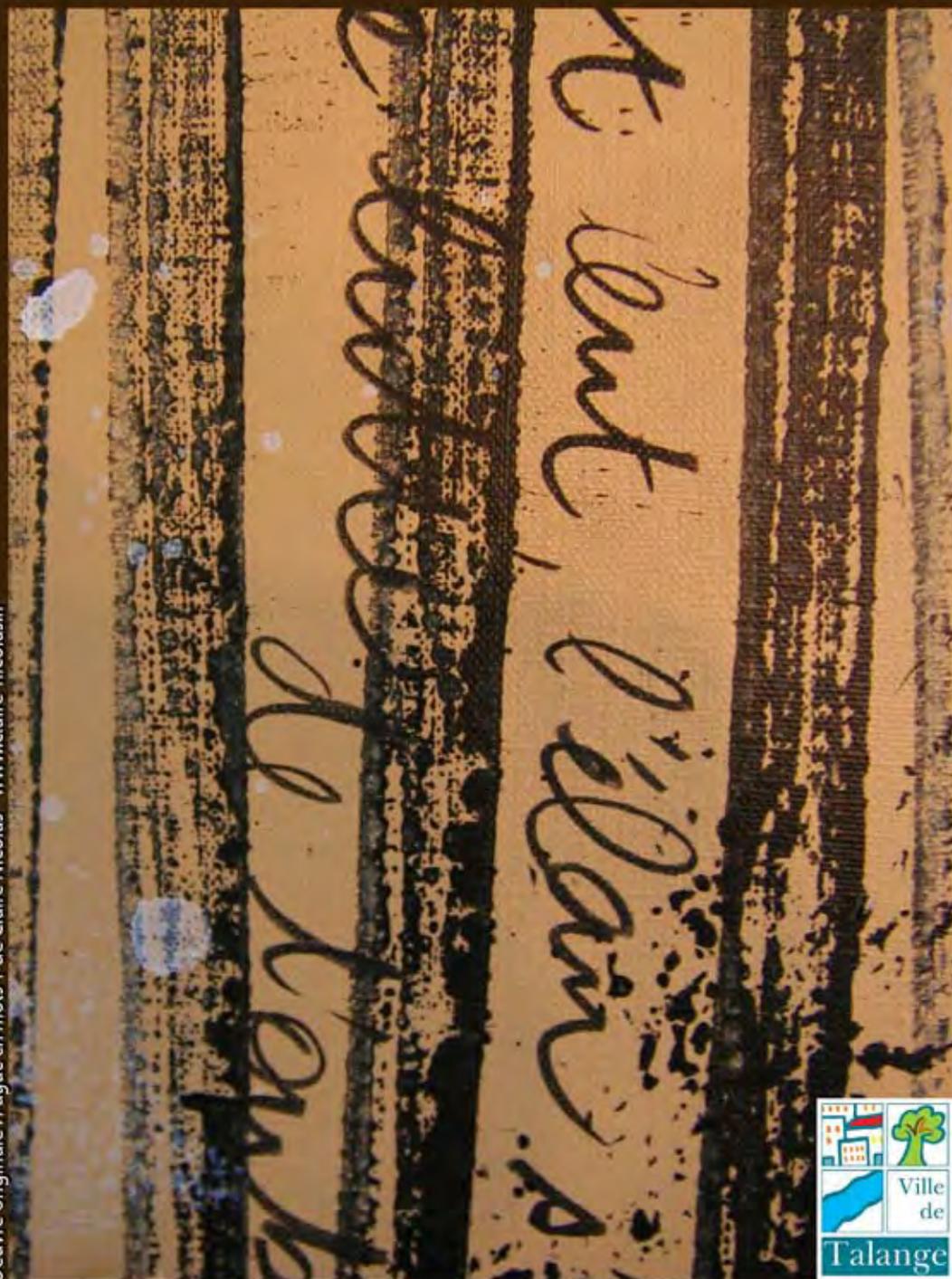


Prix littéraire Gaston Welter 2011

Oeuvre originale : Fugue en mots 1 de Claire Nicolas - www.claire-nicolas.fr



Sommaire

Le comité de lecture	04
Le mot de la Présidente	05
Le mot du Maire	08
Palmarès 2011	09
Prix Gaston Welter : « Les marnières »	11
1 ^{er} Prix d'honneur : « Dura lex sed lex »	14
2 ^{ème} Prix d'honneur : « Noblesse oblige »	17
Règlement Général	21

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG : Présidente du comité de lecture

Anne CROCITTI : Adjointe au Maire chargée de la culture

Fabien BATTISTUTTA

Geneviève BERTIN

Luc BIBAUT

Jérôme CARRY

Cécile DELADOEUILLE

Emilie DUBOIS

Sylvie DUCROCO

Marie-France KREBS

Didier RIZZO

Présidents honoraires :

Roger TERRE

Michèle WELTER

Invités :

- **Olivier BRUN** : Responsable des Editions La Dragonne (Nancy)

- **La Fabrique des Petites Utopies** (Grenoble) pour Café Daeninckx

- **L'Atelier Théâtre de Pratiques Artistiques** de l'Espace Molière

Le mot de la Présidente

Chaque année, le jury et moi-même, vivons des moments de lectures intenses et riches grâce au foisonnement des œuvres qui nous sont adressées. Mais, parmi tant de diversité, les thèmes et les genres nous confrontent à la difficulté d'élire trois nouvelles.

Naturellement, notre choix repose sur des critères élaborés, forme et style, fond et intérêt de l'intrigue, enfin cet impondérable, que nous nommerons affectif, et qui relève de l'histoire et de l'inconscient de chacun des lecteurs.

Pourtant, au moment du choix final, ce qui sous-tend notre réflexion se résume à ce questionnement naïf : « *Est-ce une bonne nouvelle ?* »

Les théoriciens de ce genre mettent en exergue la brièveté du propos servie par la concision du verbe et ajoutent souvent la pertinence de la chute.

Mais au-delà de cette définition restrictive, quelle est l'essence de ce genre ?

Depuis Platon et Montaigne, l'un des modes d'accès pour appréhender un concept reste la comparaison.

Dans notre monde contemporain, affichages et médias visuels sollicitent constamment notre attention. Ainsi sommes-nous quotidiennement bien plus exposés à la lecture d'images qu'à celle d'écrits qui relève plutôt d'une démarche volontaire.

Aussi pour parler plus familièrement de la nouvelle, la considérerons-nous à travers le prisme de l'image, en centrant plus particulièrement notre recherche sur l'art de la photographie.

Si nous nous intéressons à l'étymologie de ce terme nous relevons un préfixe photo (du grec *φωτος* lumière, clarté) et un suffixe graphie (du grec *γραφειν* peindre, dessiner). Nous n'ignorons pas que la photographie est une technique qui permet de créer des images par l'action de la lumière. Mais cette double étymologie nous suggère qu'elle est aussi l'art d'écrire, de laisser une trace à la lumière d'un instant fugace.

Ici, nous nous référerons donc à des clichés célèbres qui participent à la culture photographique de tout un chacun.

Ainsi prenons l'exemple de l'image de la mort du soldat Federico Borell Garcia prise par Robert Capa le 5 septembre 1936. Nous ne savons rien de la vie, du passé de cet homme, nous reconnaissons juste son engagement, nous devinons à la fois son héroïsme et sa solitude. Le

photographe ne nous livre pas une chronique des faits mais nous montre un homme à un moment clef de son destin. De plus, nous ne sommes pas dans l'attente d'une suite possible à cette photo, puisque sa résolution dramatique y est inscrite.

Absence de chronique, d'historicité, impossibilité d'une suite, focalisation sur un instant donné et souvent sur les émotions ou sentiments d'un seul personnage dans un contexte précis sont les bases de l'art de l'instantané photographique, comme de la nouvelle.

Ainsi ce n'est pas l'évidente différence de durée qui distingue le film du cliché d'art, ni la trop souvent soulignée longueur qui différencie la nouvelle du roman, mais bien l'épuration de tout ce qui distrairait le spectateur ou le lecteur de la puissance du sens.

Examinons maintenant les clichés de Sebastiao Salgado qui représentent les transhumances humaines. Nous y découvrons des hommes et des femmes qui, souvent dans une nature hostile, marchent d'un point de départ ignoré vers un avenir méconnu.

Là encore, c'est l'instant qui prévaut car il permet de lire l'essentiel. Les prises de vue de Salgado nous laissent libres d'imaginer le passé de ces individus, de leur rêver un avenir meilleur ou d'anticiper un futur plus douloureux encore. Plus qu'elle n'affirme, la nouvelle comme la photo évoque. Ces instantanés nous centrent sur des êtres humains saisis dans un instant de transition, insistant sur leur courage dans leur désespérance.

Son sujet principal reste l'Homme dans sa splendeur et sa misère, ce que confirme Salgado lui-même dans l'introduction d'*Exodus* : « *Plus que jamais, je sens que la race humaine est une. Au-delà des différences de couleur, de langue, de culture et de possibilités, les sentiments et les réactions de chacun sont identiques* ». Cette universalité des émois humains qui gomme les différences culturelles, nous la retrouvons dans la lecture comparée des nouvelles issues de tous les continents.

Mais la nouvelle n'existerait-elle alors que dans la représentation exacte et sans artifice de la condition humaine ?

Si nous considérons le célèbre cliché de Doisneau : « *Le Baiser devant l'Hôtel de Ville* », nous n'ignorons pas que cette photographie est un montage avec des acteurs consentants. Pourtant, elle représente pour nous l'acmé de la passion.

De même, si nous nous attachons aux modèles de Sarah Moon, nous constatons d'emblée que ses photos reposent sur des mises en scène, ancrées dans la fiction, hors du réel et du temps et que le tirage lui-même contribue à cette « déréalisation ». Pourtant, elles nous suggèrent plus de

la féminité, de la rêverie, de la solitude qu'une simple reproduction.

Ainsi en va-il de l'art de la nouvelle, qui ne peut consister en un fac-similé de la réalité mais reste avant tout un texte de fiction (« *L'art a plus de valeur que la vérité* » Nietzsche)

Ciselage des mots, omission des ornements, imprécision de la structure temporelle, gommage de l'inutile, mise en exergue d'un caractère particulier, d'un moment singulier doivent conduire le lecteur à la révélation de l'esthétique, pris dans son sens premier de sensation.

A l'appui de notre propos, nous citerons Paul Arland pour qui la nouvelle courte doit « *sembler n'être faite de rien, sinon d'un instant, d'un geste, d'une lueur, qu'elle isole, dégage et révèle qu'elle emplit de sens et de pathétique* ». Comme une photographie, la nouvelle doit s'imposer aux sens de son lecteur.

Sylvie JUNG

Le mot du Maire

Pour un développement culturel de tous les instants

Le rôle d'une Ville en matière de développement culturel est essentiel. C'est l'espace de démocratie au plus près des gens. Que serait la démocratie sans la liberté de créer ?

Nous œuvrons au quotidien pour l'enrichissement de l'être humain.

Je parle évidemment d'enrichir nos pensées, d'étonner les publics aux spectacles vivants, de favoriser l'esprit critique de chacun, de nous ouvrir à toutes les curiosités, de rêver au détour de nouvelles ou de romans, enfin de vivre ensemble les chemins parfois tortueux de la création.

La culture est une passerelle vers une cohésion sociale forte. Comme nous ne souhaitons pas vivre reclus sur nous-mêmes, nous donnons la possibilité à des auteurs de s'exprimer en toute liberté par l'intermédiaire du Prix de la Nouvelle Gaston Welter.

La lecture de ces textes nous confronte à des problèmes d'actualité, aux dérives d'une société, aux rêves d'un monde meilleur, à un passé douloureux, à des problèmes humains...

Cet investissement dans l'éducation de l'Homme par les arts et la culture est notre exigence quotidienne.

Dans cette période de restriction économique, je fais ici appel à vous qui partagez la même conviction pour la défendre dans votre vie citoyenne.

Clairement, à Talange, la culture, l'éducation et la pratique artistique sont des priorités... c'est certain.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Vice-président de la Région Lorraine

Palmarès 2011

Prix Gaston Welter :

« Les marnières »

Dominique Chappey (Les Abrets - 38)

1^{er} Prix d'honneur :

« Dura lex sed lex »

Sarah Norelle (Baie-Mahault - 97)

2^{ème} Prix d'honneur :

« Noblesse oblige »

Marie-Line Musset (Rueil Malmaison - 92)

9 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

« Old friends »

Emmanuelle Cart-Tanneur (Saint-Genis-Laval - 69)

« Les marnières »

Dominique Chappey (Les Abrets - 38)

« La petite fille »

Joël Hamm (Simandre - 71)

« La revanche »

Josette Lambreth (Herinnes - Belgique)

« Le mot de trop »

Eric Moulard (Mérignac - 33)

« Noblesse oblige »

Marie-Line Musset (Rueil Malmaison - 92)

« Dura lex sed lex »

Sarah Norelle (Baie-Mahault - 97)

« L'échange »

Michèle Obadia Blandin (Cagnes sur Mer - 06)

« La vie sans toi »

Jean-Marie Rousset (Bollène - 84)

21 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

« Histoire de valise »

Lucie Renée Beauvieux (Bordeaux - 33)

« Old friends »

Emmanuelle Cart-Tanneur (Saint-Genis-Laval - 69)

« Le manteau vert »

Anne-Marie Castelain (Sarcelles - 95)

« Les marnières »

Dominique Chappey (Les Abrets - 38)

« 22 quai Bougainville »

Guillemette De Grissac (Paris - 75)

« Remise de peine »

Annick Demouzon (Moissac - 82)

« Je ne suis qu'une œuvre d'art »

Nadine Groenecke (Verdun - 55)

« La petite fille »

« Fête de nuit »

Joël Hamm (Simandre - 71)

« Emile »

Chantal Lacaille (Mâlain - 21)

« La revanche »

« Rafales »

Josette Lambreth (Herinnes - Belgique)

« La statuette antique »

Michelle Maire (Marange Silvange - 57)

« Le mot de trop »

Eric Moulard (Mérignac - 33)

« Noblesse oblige »

Marie-Line Musset (Rueil Malmaison - 92)

« Dura lex sed lex »

Sarah Norelle (Baie-Mahault - 97)

« L'échange »

Michèle Obadia Blandin (Cagnes sur Mer - 06)

« Le petit pan de mur bleu »

Monique Redon (Vélizy - 78)

« Disparition »

Blandine Rigollot (Le Grand-Lemps - 38)

« La vie sans toi »

Jean-Marie Rousset (Bollène - 84)

« A chacun ses difficultés »

Eric Scilien (Véretz - 37)

Prix Gaston Welter : Les marnières

Chaque marée d'équinoxe prélève son tribut. Pendant l'été, la mer prend des forces et revient toute gaillarde, chargée de l'air du large. Alors, la falaise tremble. Les rouleaux de galets rongent la craie. Jour après jour. Ils creusent de grandes grottes où l'on peut se promener à marée basse. Pas étonnant que ça dégringole, c'est un vrai gruyère là-dessous. Quand la mer n'en découpe pas une grande tranche bien blanche, c'est sur le plateau que cela se passe. Ça s'effondre en plein milieu d'un champ sans prévenir. Les marnières.

Le travail de sape de la mer ne suffisait pas. Pour extraire des pierres de construction ou plus simplement la craie qui amendait le sol, des dizaines de puits, des centaines de mètres de galeries ont été creusés, il y a des années. Puis abandonnés, rebouchés, oubliés. Des fosses de toutes tailles prêtes à accueillir les vivants et les morts. Ces garces sont dangereuses pour les hommes, pour les bêtes. La plupart des arbres plantés en bordure pour les repérer et marquer les mémoires ont été fauchés par le temps ou les remembrements. Il y en a encore un debout dans le champ derrière la maison. Je le salue tous les matins quand il s'encadre dans la fenêtre de ma chambre. Sentinelle fidèle au poste. Silhouette immobile, pourtant toujours changeante. Comme ces cartes postales qui déclinent le même paysage sur les quatre saisons.

Quelques fois, il se crée d'énormes gouffres où logeraient une église et son clocher. Ça peut s'ouvrir d'un seul coup dans votre jardin et vous n'avez plus de jardin. Juste un vide, immense. Une nuit, une maison entière a disparu. La veille, en allant chercher mon pain, la maison était encore là et le lendemain, plus rien, comme si elle n'avait jamais existé. Pour aller voir de plus près, j'ai posé mon vélo contre la barrière. Tout à côté, de petites écailles de peinture abandonnaient la tôle de la boîte aux lettres. Avec le parterre d'hortensias, c'est tout ce qui restait. Même en m'approchant du bord, je ne voyais pas le fond. Ça m'a fait drôle, cette façon de partir d'un seul coup, sans rien laisser derrière soi. Hormis une boîte vide et un bouquet de fleurs.

Depuis, ils viennent me voir presque tous les jours. Ils se garent dans la cour, au plus près de la porte pour ne pas tacher de boue leurs souliers. Sur le seuil, ils attendent le cartable à la main et me donnent, quand je les invite à entrer, du Monsieur Lefèvre à tour de bras. Ils disent que je dois faire comme Marie, comme Émilienne, comme le gros Roger. Comme tous les vieux et les vieilles qui vivaient encore sur les Hauts-Vents.

Partir.

J'écoute poliment, je montre le jardin où j'ai planté des vivaces, ravive le feu dans la cuisinière, mets de l'eau à chauffer. Ils parlent d'appartement, de pension, de prise en charge, me montrent des tas de papiers, des photos. Je sers le café. Quand ils acceptent un boudoir, ils le grignotent du bout des

dents. Ils finissent par s'en aller, promettent de revenir aux nouvelles, disent qu'il faudra prendre une décision, espèrent d'un haussement de sourcil, une réponse. Alors toujours, je dis non, pas tout de suite, pas encore.

Cela semble important pour eux que j'aille mourir ailleurs. Ils pensent que j'ai besoin d'une télévision accrochée au mur de ma chambre pour dormir dans mon lit. D'une salle de restaurant pour ne plus me faire à manger. Ils sont persuadés qu'il manque une jardinière à ma fenêtre pour remplacer mon jardin, une vue sur la cour de l'école pour vieillir derrière la vitre.

Ils ne peuvent pas comprendre. Ils n'ont jamais vécu ici, ou bien si c'est le cas, ils ont tout oublié. Pas moi.

Quand on s'est installé sur les Hauts-Vents avec ma Jeanne, on venait tout juste de se marier. J'imaginai y vivre en compagnie de ma femme et de mes enfants, poser mon sac à terre et prendre un peu le temps. La perspective d'y vieillir avec ma Jeanne, une fois les enfants partis du nid, ne m'effrayait pas. L'idée me plaisait, m'apaisait.

Chaque matin, je sors dans la cour et je goûte le sel que le vent vole à la mer. Je pars pour ma promenade quotidienne. C'est la marée qui dicte mon itinéraire. Quand les vagues viennent lécher la falaise, je reste sur les Hauts. Il fait souvent bon à l'abri des haies qui bordent la route. Quelquefois, je pousse jusqu'au bout du promontoire. Je devine, au loin, les ombres des cargos, des pétroliers qui, invariablement, empruntent la même route, au large. Quand il fait trop mauvais, je ne quitte pas le sentier, j'ai passé l'âge de jouer les équilibristes sur la falaise.

Je ne descends sur la plage qu'à marée basse. J'attends que la mer abandonne la place pour arpenter les rochers. Toujours, je remonte par le vallon qui se ferme sur le bourg. J'y fais mes courses à l'épicerie et je rentre doucement, à mon pas, en saluant au passage les vieux qui prennent le frais devant la maison de retraite.

Les gens de la mairie me disent qu'un peu de compagnie me ferait du bien. Qu'est-ce qu'ils en savent ? Depuis quarante ans que ma Jeanne est partie, je vis tout seul. Si la solitude me ruinait la santé, je crois que je m'en serais aperçu.

Quand je leur dis que je n'ai besoin de rien, ils me répètent qu'ils sont là pour rendre service. C'est bien ma chance. La dernière fois qu'on m'a rendu service, il n'en est rien ressorti de bon. C'est ça qui est malheureux. Vous avez beau ne rien demander à personne, il y en a toujours un pour se mêler de ce qui ne le regarde pas. Que vous le vouliez ou non.

Du temps de ma Jeanne, ça doit être quelqu'un comme ça qui a cru me rendre service en décorant ma voiture, un après-midi de printemps. Une DS Pallas noire dont je ne verrouillais jamais les portes et que tout le monde connaissait par ici. À l'intérieur, pendue au rétroviseur, j'y avais trouvé une paire de cornes. Comme un nœud à un mouchoir pour ne pas oublier.

Il existe une chanson en patois où la chatte et le coq de la ferme disparaissent. Le paysan malheureux les cherche partout. Sans succès. Au dernier couplet, il trouve une paire de cornes et comprend qu'ils ne reviendront pas. À l'époque, mon généreux donateur avait simplement inversé l'ordre des choses. J'avais ouvert les yeux et puis ils étaient partis. Le résultat était le même.

Quelques semaines plus tard, à la Gendarmerie, je soutenais le regard triste de l'adjudant qui m'écoutait en silence. Cela faisait deux jours que la maison était vide. Ma Jeanne n'avait pas d'amie, de parents chez qui aller. Cela ne pouvait plus passer pour un coup de sang. Il fallait que j'en informe les autorités, on ne pouvait pas savoir ce qui lui était arrivé. L'adjudant a pris ma déposition sans broncher. Je lui ai parlé de la valise qui n'était plus sur le haut de l'armoire, des robes qui manquaient dans la penderie, de la boîte à chaussures vidée de sa paire d'escarpins. Le gendarme m'a raccompagné à la porte en me prenant par l'épaule, m'a assuré qu'il s'en occuperait personnellement. Pendant tout le trajet du retour, j'ai senti dans mon cou, la caresse misérable de son regard d'épagneul. Trois ans plus tôt, sa femme était partie avec un représentant en machines agricoles.

La solidarité pathétique des cocus. L'amicale des tombés de haut.

Le même adjudant, quelques jours plus tard, est passé à la maison. Les yeux rivés au fond de sa tasse de café, il m'a raconté que dans la ferme d'à côté, chez Fernand, le commis avait demandé son compte la veille de la disparition de ma Jeanne et que personne ne l'avait revu depuis.

Après la visite de l'adjudant, j'ai eu le droit à toute la palette des bonnes et mauvaises intentions. Des regards ironiques aux petites tapes sur l'épaule, des mots de réconfort maladroits aux remarques imbéciles. J'ai tout pris, tout accepté. Il était trop tard pour faire le fier. C'était ma faute si je n'avais pas su garder ma Jeanne. Encore maintenant, bien des années après, je suis certain qu'il en reste pour m'appeler le cocu des Hauts. Je ne leur en veux pas.

Les gens de la mairie ne sont pas les seuls à se demander pourquoi je tiens tant à rester ici. Quand ma Jeanne est partie, beaucoup se sont posé la question. Pourquoi je ne vendais pas la maison pour recommencer ma vie ailleurs ? Pourquoi je ne quittais pas le décor qui, chaque jour, me rappelait ma Jeanne ?

Pourquoi je restais ici ? À attendre que la terre s'ouvre sous mes pieds pour aller reposer en paix dans le dédale des gouffres et des galeries. À contempler chaque matin, l'arbre qui s'encadre dans ma fenêtre.

Celui qui rappelle l'emplacement de la marnière où j'ai envoyé ma Jeanne rejoindre son commis de ferme.

Dominique Chappey

1^{er} Prix d'honneur : Dura lex sed lex

Le radio-réveil s'enclencha. Le journal du matin commençait. L'envie de fumer le surprit avant même d'ouvrir un œil. Il devait pourtant arrêter. Il n'avait plus le choix : c'était une question de vie ou de mort.

Il se leva, se souvint trop tard qu'il souffrait d'une entorse et se rendit dans la salle de bain en claudiquant. Il eut tout juste le temps de se rafraîchir le visage et de se laver les dents puis, il entendit le gargouillement des canalisations qui annonçait la coupure imminente. Pas une minute de répit, à 7H05 tapantes, les tuyaux ne crachaient plus que du vent. Il aurait dû louer un logement dans un quartier où l'interruption avait lieu dans l'après midi, quand tout le monde était au travail, mais c'était au-dessus de ses moyens.

Son pied avait enflé. Pas moyen de marcher. La seule façon de s'en sortir sans aide médicale, c'était encore de se reposer quelques temps. Il envoya un SMS à sa secrétaire lui annonçant qu'il serait absent les trois prochains jours. Il revint dans son lit. Il clopinait sans pouvoir s'allumer une clope. La vie est vraiment une sale garce ! Il alluma son ordinateur et téléchargea le dernier roman de Talma X. Il avait du mal à lire sur l'écran et regrettait les livres version papier. Mais aujourd'hui, qui pouvait encore se payer un bouquin ? Pendant le téléchargement, il se remémora avec dégoût et lassitude son passage aux urgences du jour précédent.

Des heures d'ennui alternées avec des tracasseries administratives. Pour rien en plus. Dès son arrivée, il s'était inscrit comme un panneau le lui avait indiqué. On lui avait attribué le numéro 238. Puis, l'attente avait débuté. Au bout d'une heure, une voix féminine avait demandé au 238 de se rendre dans le box 13. Là, il se retrouva face à un ordinateur qui lui enjoignait de toucher l'écran pour commencer le questionnaire. Il avait répondu aux cinquante deux items, avait validé et était retourné dans la salle d'attente. Quarante minutes plus tard, on annonça que le 238 était attendu au box D où se trouvait un autre appareil. Cette fois, il lui fallait introduire sa carte de vie, une voix toujours aussi féminine lui apprit que son dossier allait être examiné et que cette opération pouvait prendre quelques minutes. Il patienta donc. La machine lui rendit sa carte. Il supposa qu'il devait retourner dans la salle principale mais hésita sans doute trop longtemps car l'écran afficha tout d'un coup : « Veuillez retourner instamment à votre place ». Il obtempéra. On le laissa s'ennuyer deux bonnes heures quand enfin, une voix masculine -il se demanda si ce n'était pas mauvais signe- exigeait son déplacement vers le bureau bleu. Un homme l'attendait à la porte -il se sentit presque surpris de cette présence humaine. Ils se saluèrent, l'employé lui demanda de s'asseoir et précisa qu'il allait le recevoir dans quelques minutes. Il devait aller chercher un formulaire C1225 car il n'en n'avait plus. Il revint, s'assit, se racla la gorge, il avait l'air très mal à l'aise. Il commença en annonçant que, bien entendu, il aurait mieux aimé faire autrement mais qu'il n'avait pas le choix, il devait le comprendre, c'étaient les ordres, il n'y pouvait rien et était très peiné pour

lui. Oh oui, il comprenait, il comprenait très bien même : on allait le laisser souffrir, il avait patienté pour rien, pour s'entendre dire par un appliquant – les fonctionnaires avaient changé de statut deux ans auparavant - qu'il ne pouvait pas être pris en charge pour sa probable entorse. Il ne serait pas soigné car il fumait. La société n'investirait pas un centime pour la santé d'un homme qui risquait de mourir plus jeune à cause de sa vilaine habitude et qui, en plus, avait pu mettre en péril la vie d'autrui. Tant pis pour lui...

L'homme derrière son bureau se recroquevilla légèrement, prit une voix plus faible, il n'avait pas à le lui dire mais préférerait quand même le prévenir. Son assureur venait tout juste, comme la loi le lui permettait depuis quinze jours, de résilier son contrat à cause de ses antécédents et que la seule solution pour lui était de se rendre dans une clinique de la dernière chance comme on les appelait, réservée aux contrevenants comme lui, qu'il y en avait une justement qui venait d'ouvrir au coin de la rue mais, souligna-t-il, c'était plus coûteux. L'entretien ainsi que son passage aux urgences s'était arrêté là, le laissant dans un état de consternation profonde. Il était rentré chez lui, avait maugréé tout le chemin du retour contre toutes ses fichues nouvelles lois. Mais que faire ? Pouvait-on lutter contre l'ineptie généralisée ?

La sonnerie de fin de téléchargement le tira de ses rêveries et il se plongea dans les aventures truculentes de Rebecca, son héroïne préférée, qui pourchassait les délinquants en fumant des cigares, habillée d'une tunique près du corps noire et d'une cape rouge bordée de dentelles. Il sourit en se demandant combien de temps encore les romans de Talma X seraient autorisés, puis se ressaisit, il n'y avait vraiment pas de quoi rire. La situation était préoccupante, il le savait bien.

Il fallait agir. Et au plus vite. Tout d'abord, il devait arrêter de fumer. Définitivement. FUMER TUE. C'était toujours ce qui était écrit sur les paquets qu'il se procurait grâce aux réseaux de contrebande mais c'était à prendre au pied de la lettre. Fumer était, en effet, devenu une faute, un délit passible de fumatation. Pour éliminer les récalcitrants, ils les obligeaient à fumer leur ultime cigarette qui contenait une herbe fatale.

Pas moyen d'échapper à la loi : pour être laissé en vie, il fallait le mériter. Comme d'ailleurs un des slogans de la publicité d'état - il allait dire « propagande » mais le mot avait été interdit six mois auparavant - les y invitait : « Nous devons promettre allégeance à notre patrie terre », « Faites preuve d'abnégation pour le bien de la communauté et la communauté vous le rendra au centuple », « Agissez en bon citoyen, mangez cinq fruits et légumes par jour, faites du sport, faites du bien à la planète ».

Le système s'était mis en place peu à peu, l'air de rien, subrepticement et peu de monde alors s'était vraiment rendu compte que c'était pernicieux. Quelques-uns avaient tenté de prévenir les citoyens mais leurs voix avaient vite été étouffées. En pleine crise économique, l'opinion publique avait assez facilement fini par admettre qu'il était injuste que tout le monde paie pour soigner les individus atteints d'une maladie qui ne pouvait être imputée qu'à

leur propre négligence. Ainsi, la majorité de la population ne voulait plus cotiser pour les remboursements des soins d'une personne souffrant d'un cancer du poumon alors même qu'elle avait fumé toute sa vie. Et puis, cela résolvait une partie du problème du trou de la Sécurité Sociale. C'était tellement pratique.

Ainsi, vos faits et gestes étaient surveillés, disséqués, analysés pour savoir si vous méritiez de faire pleinement partie de la société. Pour être soigné, il vous fallait prouver que vous agissiez en conformité avec les règles de l'OMSS, Organisation Mondiale de la Santé et de la Solidarité et que vous étiez capable de faire tout ce qui était en votre pouvoir pour rester en bonne santé, que vous mangiez correctement, que vous pratiquiez au moins un sport, que vous aviez des activités intellectuelles pour renforcer votre mémoire... Ils étaient même allés encore plus loin car non content de mettre à l'écart ceux qui ne respectent pas la loi aujourd'hui, ils pénalisent aussi ceux qui ne la respectaient pas alors qu'elle n'existait pas encore.

Evidemment, les dénonciations allaient bon train, justifiées ou non, véridiques ou non d'ailleurs, car comment savoir autrement que vous avez fumé entre janvier 81 et novembre 84 ? Comment savoir que vous avez déjà eu trois coups de soleil importants ou qu'il vous arrive parfois d'aller vous promener sans chapeau ? Comment savoir que vous ne mangez pas tous les jours cinq fruits et légumes variés ? Même une caissière pouvait vous dénoncer si le contenu de vos achats ne lui paraissait pas suffisamment équilibré.

Pas moyen de déroger à la loi et la loi était sans appel comme le précisait depuis trois jours les journaux télévisés.

Seront exécutés tous ceux qui, de part leur comportement, mettent en péril l'équilibre mondial. Ainsi, poursuivit la présentatrice, la loi internationale de mise en conformité avec les nécessités naturelles, humaines, animales, végétales vient d'être votée à l'unanimité par le conseil suprême de l'ordre mondial.

*

Le radio-réveil s'enclencha. Quel cauchemar ! L'envie de fumer le surprit avant même d'ouvrir un œil. Il devait pourtant arrêter. Le journal du matin commençait. Bonjour à tous, dit la présentatrice, hier, le tribunal de Grande Instance de Nantes a condamné un homme à trois mois de prison pour avoir refusé d'éteindre sa cigarette dans le restaurant où il dînait avec sa compagne. C'est la première fois depuis la loi EVIN interdisant de fumer dans les lieux publics qu'une personne est condamnée à de la prison ferme pour refus d'obtempérer.

Sarah Norelle

2^{ème} Prix d'honneur : Noblesse oblige

Ambrose Rochester se réveilla persuadé que cette journée marquerait indéfectivement le cours de son existence. Il cultivait depuis des années cette idée que « l'Anglais » se différenciail du commun des mortels. Il était persuadé d'avoir survécu à l'impitoyable sélection des espèces. Ce délicieux sentiment de supériorité ne le quittait pas. Ambrose avait également écrit un bref précis d'héraldique qui avait reçu un accueil favorable de la part de ses pairs. Cela avait eu pour conséquence de gonfler son ego déjà surdimensionné. Il n'avait que de bonnes fréquentations, habitait le très huppé quartier Sainte Katherine qui avait vomi depuis bien longtemps ses derniers dockers.

Il admirait la lumière matinale, douce et fuyante, elle saupoudrait la Tamise de reflets dorés. Ambrose voulut y voir un favorable augure. Son arbre généalogique ne supporterait pas la médiocrité, aussi se devait-il d'être à la hauteur de l'impitoyable examen de passage qui l'attendait à l'heure du thé.

Il préparait minutieusement depuis des mois cette capitale échéance : faire une entrée remarquée dans le club très select des « Lords de la Moustache ». La devise inscrite en majuscules patinées au dessus de l'énorme porte du dit club était « Moustache must be worn at all times ». La traduction est vaine en de telles circonstances.

Ce lieu de rassemblement des puristes de la moustache n'était pourtant pas plus extraordinaire que d'autres clubs londoniens de St James Street. Il y planait une atmosphère de fin de règne. Des nobles malmenaient leurs foies au whisky pur malt avachis sur des Chesterfield craquelés. Sherlock et Mycroft s'y retrouvaient assurément autrefois afin de déjouer les complots visant la couronne victorienne. Mais on y était « entre soi » avec la conviction d'appartenir à l'élite.

Ambrose Rochester ne pouvait résister plus longtemps à l'appel de ce microcosme « so apart ». C'était devenu une obsession, un Graal ultime : quitter à tout prix la cohorte ordinaire des mâles rasés. Sa vie en avait été transformée. Il visait l'épure, la perfection.

Sa précieuse moustache était un savant mélange de celles de Rhett Butler et de Don Diego De la Vega, plus connu sous le nom de Zorro. Elle avait aussi un petit soupçon d'Errol Flynn dans « Robin des Bois ». Il n'était pas dans les intentions d'Ambrose Rochester de se rapprocher de la forêt de Sherwood, il ne survivrait pas loin de ses habitudes de la City. Ses chemises et costumes étaient faits sur mesure dans Savile Row. Sa seule infidélité au bon goût britannique avait été l'acquisition d'une paire de chaussures lors de son voyage à Milan deux ans auparavant.

Ce matin donc, comme tous les autres matins, son rituel était d'une ponctualité sans faille.

Il se planta devant son miroir et sourit à son aimable reflet.

Son premier geste fut d'ôter les deux petits sachets de mousseline dans

lesquels infusait son élégant attribut pendant la nuit.

Jusqu'au-boutiste de la pilosité, il avait fait l'acquisition d'un luxueux ensemble d'instruments divers et variés destinés à l'entretien de sa moustache : peigne en corne, brosse miniature en bois de palissandre. La taille, fort délicate était assurée par de merveilleux ciseaux en argent. Enfin, le nec plus ultra du poil de blaireau argenté déposait sur sa peau une mousse subtilement parfumée. Afin de parfaire cet entretien si minutieux, il appliquait une cire de chez Taylor of Old Bond Street. Il adorait sa texture crémeuse, ambrée qui persistait légèrement sur le bout de ses doigts. Cette cire miraculeuse procurait à sa moustache une teneur souple mais réelle, l'animait en quelque sorte.

Il avait ainsi créé un véritable salon de toilettage miniature pour le seul animal de compagnie qui trouverait jamais grâce à ses yeux.

Il l'avait apprivoisée. Elle s'était épanouie sous ses caresses et son attention constante. Elle prospérait sagement, ventilée par le souffle chaud et régulier qui s'échappait de ses narines.

Parfaite, Elle était parfaite et luisante. Elle avait l'aspect d'un morceau de réglisse torsadé, brillant et appétissant.

Un tel élan d'auto-satisfaction était sûrement bon signe. Sa tenue serait élégante mais sobre afin de ne pas nuire à l'essentiel. Il était enfin prêt.

Il appela Harwood son majordome.

- *La voiture sera prête dans trente minutes, Monsieur.*
- *Merci Harwood.*
- *Si je peux me permettre de souhaiter bonne chance à Monsieur.*
- *Merci Harwood.*
- *Si je peux encore me permettre Monsieur, le résultat est splendide.*
- *J'espère qu'il sera à la hauteur de mes espérances, Harwood.*
- *Je n'en doute pas Monsieur.*
- *Merci Harwood.*

C'était véritablement le maximum de phrases autorisé pour une conversation avec son domestique, trop de familiarité serait à n'en pas douter la porte ouverte à des débordements.

La météo était clémente, le vent modéré, le taux d'humidité raisonnable. Cela lui éviterait les ajustements hâtifs de dernière minute. Ambrose s'enfonça confortablement dans le cuir fauve de sa Jaguar et donna l'adresse du Club au chauffeur. Le compte à rebours commençait. Quelques minutes encore, une éternité cependant. Il décida de mettre à profit ce moment de calme et de méditer sur tous les sacrifices qui avaient jalonné le chemin vers la consécration.

Le renoncement à bien des plaisirs que l'existence peut procurer : plus jamais de « Spaghettis Bolognese » chez Ricardo son italien préféré. Il s'était condamné à la raviole ricotta épinards beaucoup moins périlleuse à mettre en bouche. Plus jamais de bière, parce que la mousse...mais de petits verres

de cherry ridicules. Plus de vitres ouvertes, plus de balades sur son yacht. Des baise-mains compassés remplaçaient les baisers langoureux, les femmes même de très bonne souche s'étaient vite lassées. Enfin vous l'aurez compris, il fallait proscrire de sa vie d'ascète de la moustache, tout ce qui pouvait souiller, hérissier, décoiffer.

Il poussa un petit soupir.

Cela n'avait pas suffi bien sûr car la concurrence était rude. Il avait dû débroussailler là aussi.

Il ferma les yeux et se rappela la première fois. Il serra ses poings et ses doigts parfaitement manucurés blanchirent à hauteur de la deuxième phalange. Malcom Cressingham avait été le premier à être éliminé. C'était un sombre baronnet écossais qui arborait fièrement une splendide moustache blanchie par le climat des Highlands. Ambrose avait détesté son voyage dans ces montagnes glacées, là où même les vaches ressemblent à des animaux préhistoriques. Il est vrai que les poils de Malcom étaient un peu en désordre après sa chute au fond d'un ravin. Il avait glissé lors de sa promenade matinale. Le brouillard persistant fût un coupable idéal.

Lord Arthur Barnes fut la deuxième victime des ambitions d'Ambrose. Ce dernier frissonna de jalousie lorsqu'il aperçut ses époustouflantes bacchantes poivre et sel lors d'un gala de charité. Ce pauvre Arthur avait signé en toute innocence son arrêt de mort. Il ne fut pas un ennemi difficile à faire disparaître. Sa passion pour l'aviron sur les délicieux canaux de Cambridge lui coûta la vie, il but le bouillon. Son canotier flottant sur les eaux permit de le localiser. Sa moustache avait perdu de sa superbe lorsqu'on le sortit de l'eau. Ambrose lui trouva alors un air de vieux morse détrempe.

Oscar Hallward fut un adversaire autrement plus sérieux, il était le dernier obstacle à la victoire d'Ambrose. Il était pourvu d'étonnantes rouflaquettes noir corbeau. Sa moustache assortie en guidon de vélo parfaitement symétrique accrochait le respect. Malheureusement pour lui Oscar aimait les femmes et rentrait souvent au petit matin un peu gris après ses nuits de plaisir. La première tentative d'Ambrose dut être reportée. Quand l'automobile d'Oscar percuta de plein fouet le mur de sa propriété du Surrey, son visage s'écrasa contre la vitre avant droite. L'équilibre parfait des crocs de sa moustache s'était envolé. Avant de passer de vie à trépas, il balaya d'un geste les quelques éclats de verre brisé qui constellaient son poil sombre. La voie était libre. C'est en faisant cette constatation qu'Ambrose arriva devant le Club.

L'accueil fut tel qu'il l'imaginait, sourires et courbettes, regards dans lesquels se mêlaient respect et admiration. Il savourait cet état de grâce. On le conduisit dans une pièce aux boiseries sombres. Six hommes moustachus distingués y prirent place. Un sosie d'Hercule Poirot veillerait au bon déroulement du vote. On l'invita à s'asseoir avec déférence.

C'est alors que tout bascula pour Ambrose.

Ses tympan bourdonnaient quand il entendit la sentence : « coupable ». On l'avait suivi à son insu pendant des mois. Il ne pouvait comme Dorian Gray dissimuler son infamie, comme lui cependant il avait vendu son âme au diable pour satisfaire sa vanité. On ne le dénoncerait pas à la police, il serait jugé seulement par Dieu et ses pairs. Il devrait néanmoins tirer les conséquences de la honte qui s'abattait subitement sur son nom.

L'humiliation suprême fut d'être lentement rasé en public. Le minuscule autodafé de sa moustache adorée ne fit pas trop de fumée. On le reconduisit courtoisement à la porte du Club. Pas d'éclats de voix mais un silence dévastateur, aucune violence seulement des gestes fermes et élégants.

Il se retrouva là dépouillé, nu, démun, réalisant l'horreur de sa nouvelle condition. Les larmes lui montaient aux yeux, une angoisse soudaine entravait sa respiration. Comme un samouraï déchu, il envisageait une sorte d'élégant hara-kiri. Son chauffeur ne fit aucun commentaire quand il aperçut le visage rasé d'Ambrose dans le rétroviseur. Il se fit conduire chez Ricardo, commanda des Tagliatelles à la crème et aux truffes blanches d'Alba arrosées d'un bon Valpolicella. Un peu plus tard, Ambrose retrouva le goût âcre d'une bonne bière brune dans un pub enfumé, enfin il passa un court moment dans les bras d'une prostituée albanaise.

Il se dirigea vers le pont de Westminster, la nuit était claire et étoilée. Un bateau pour touristes faisait une dernière navette. Il enjamba le parapet et profita du sillage mousseux pour engloutir ses ambitions. La dernière chose qu'Ambrose Rochester entendit fut le carillon de Big Ben assourdi par les eaux noires de la Tamise. Glabre, ad vitam aeternam.

Marie-Line Musset

Règlement Général 2012

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle Gaston Welter - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première oeuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).
- Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle Gaston Welter
Hôtel de Ville - Service culturel - BP 1
57525 TALANGE

5. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 380 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 230 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

6. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du 1^{er} janvier 2012 et ce jusqu'au 15 juin 2012.

7. Remise des récompenses

La cérémonie de remise des récompenses aura lieu au cours du 4^{ème} trimestre 2012. Les participants seront prévenus 15 jours avant la date fixée.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

Adresse Internet : www.talange.com

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service culturel de la Ville de Talange au : 03.87.70.87.83

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition...

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...)

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.

